

LE CAS DE FREUD DIT « LA JEUNE HOMOSEXUELLE »

Claude-Noële Pickmann

ERES | « Figures de la psychanalyse »

2010/1 n° 19 | pages 195 à 216

ISSN 1623-3883

ISBN 9782749212388

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2010-1-page-195.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le cas de Freud dit « La jeune homosexuelle »

• **Claude-Noële Pickmann** •

En 1920, Freud publie un cas d'homosexualité féminine¹ qui jusque-là, dit-il, « a été négligée par la recherche psychanalytique. » Il s'agit, au travers de ce cas, de dévoiler pour la première fois les mécanismes psychiques qui ont conduit une jeune fille à faire un choix d'objet homosexuel.

Qui est la « jeune homosexuelle » ?

Il s'agit d'une jeune fille de 18 ans, « belle et intelligente », issue de la haute bourgeoisie viennoise du début du XX^e siècle. Elle provoque un scandale dans sa famille, et plus particulièrement pour son père, en poursuivant de ses assiduités amoureuses une « cocotte » de dix ans son aînée, bien connue dans Vienne, à la fois pour ses amours homosexuelles et ses multiples aventures hétérosexuelles.

La jeune fille, tout en reconnaissant parfaitement la mauvaise réputation de cette femme, la traite avec respect et la vénère amoureusement au point de ne plus se préoccuper que de sa passion amoureuse. Elle laisse tomber ses études et ses amis et elle passe l'essentiel de son temps à attendre cette femme pour lui faire la cour. Il y a, dans sa conduite, une provocation évidente qui met son père en rage. « C'est qu'elle n'avait aucun scrupule à se montrer publiquement dans les rues fréquentées en compagnie de sa bien-aimée suspecte et négligeait donc le point de vue de sa propre réputation, et que toutes les roueries, tous les faux-fuyants, tous les mensonges lui étaient bons pour organiser à l'insu de ses parents ses rencontres avec elle². »

1. S. Freud, « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920), dans *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 245-270.

2. *Ibid.*, p. 246.

Voilà donc clairement exprimé que la jeune fille fait tout ce qu'elle peut pour attiser le mécontentement de son père, qu'elle défie ainsi tranquillement, en menant fièrement et publiquement la relation amoureuse dans laquelle elle se montre en chevalier servant d'une femme de mauvaise réputation.

« Un jour, ce qui devait arriver dans ces circonstances arriva : le père rencontra sa fille dans la rue en compagnie de cette dame, qu'il connaissait déjà de vue. Il les croisa toutes deux en leur lançant un regard furieux qui ne présageait rien de bon. Immédiatement après la jeune fille s'arracha du bras de sa compagne, enjamba le parapet et se précipita sur la voie du chemin de fer urbain, qui passait en contrebas³. »

Après cet événement tragique au cours duquel la jeune fille a mis réellement sa vie en jeu, les parents n'osent plus lui manifester aussi fermement leur désapprobation et la dame finit par se laisser toucher par des preuves d'amour aussi irréfutables.

Cependant, six mois plus tard, le père, ne pouvant décidément pas accepter l'homosexualité de sa fille, s'en remet à Freud et à la psychanalyse dans le but de la ramener dans le droit chemin du mariage et de la maternité.

Freud ne se fait aucune illusion sur les résultats à attendre d'une telle « thérapie ». D'une part, dit-il, il est plutôt rare que le travail analytique conduise un sujet à changer l'orientation de sa sexualité. D'autre part, cette jeune fille avait accepté de rencontrer Freud à la demande de son père. Elle-même ne se plaignait de rien. Non seulement elle n'avait pas de demande particulière envers Freud, le psychanalyste, mais elle ne présentait pas non plus le moindre symptôme. Freud ajoute même qu'elle « n'avait jamais été névrosée⁴ ». Dans un tel contexte, il est bien difficile d'engager un travail analytique.

Cependant, Freud accepte de la recevoir et de commencer un travail d'investigation analytique. Il le fait, nous dit-il, sur la base de ce que la passion amoureuse de la jeune fille n'avait jamais trouvé à se réaliser sexuellement. Pour Freud, c'est un facteur déterminant. Dès lors qu'une jouissance a été rencontrée, le sujet cherchera à la retrouver. A contrario, tout, ici, était encore jouable puisque le sillon de la sexualité de la jeune fille n'avait pas encore été tracé « homosexuellement ». C'est la Dame qui s'était montrée plutôt froide, « elle

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 254.

l'exhortait, à chacune de leur rencontre à détourner d'elle et des femmes en général son inclination, et jusqu'à sa tentative de suicide, elle lui avait toujours opposé un ferme refus⁵ ».

Quant à la jeune fille, elle ne cessait de clamer « la pureté de son amour » et « son aversion physique à l'égard d'un commerce sexuel », en réponse aux questions de Freud. Ainsi, là où il semblait à Freud que « la jeune fille faisait de nécessité vertu », autrement dit, contre mauvaise fortune, bon cœur, la jeune fille ne cessait de lui répondre que, lorsqu'on aime, il ne s'agit pas de sexe. Or, n'était-ce pas là ce dont elle voulait faire la démonstration au père ? Et au-delà, à Freud qui, semble-t-il, resta plutôt dubitatif.

Les séances avec lui ne menèrent pas la jeune fille très loin, au dire de Freud lui-même. Cependant, il va publier ce cas d'analyse ratée et interrompue du fait de sa décision à lui car il permet de voir à l'œuvre les mécanismes qui ont conduit la jeune fille jusqu'à une position de femme aimant une autre femme.

La démarche de Freud dans l'élaboration de la théorie

Le cas de la jeune fille va, en effet, lui permettre de résoudre l'une des questions qui le préoccupaient à ce moment de son élaboration théorique.

Dans son travail de l'année précédente, « "Un enfant est battu", contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles⁶ », Freud avait abouti à une conclusion surprenante : le troisième temps du fantasme « on bat un enfant » montre que « la fille a renoncé à son sexe » et « qu'elle est elle-même devenue un garçon⁷ ».

Affirmer, comme le fait Freud, que la fille, à l'issue de l'Œdipe, serait devenue un garçon, est un sacré paradoxe ! Freud, pourtant, ne renonce pas à sa démonstration – bien qu'elle implique une telle conséquence pour la fille –, tant il est certain d'être bien orienté par rapport à la logique inconsciente qu'il cherche à mettre en évidence. S'il y a paradoxe, cela tient à l'état de l'avancée de la découverte. Il faut donc continuer d'élaborer pour trouver la réponse.

Il est tout à fait passionnant de suivre Freud dans sa démarche, car que fait-il ? Il part de sa conclusion précédente pour poser une autre question. Il ne

5. *Ibid.*, p. 251.

6. S. Freud, « "Un enfant est battu", Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles » (1919) dans *Névrose, Psychose et Perversion*, *op. cit.*, p. 219.

7. *Ibid.*, p. 239.

remet pas en cause la logique de son raisonnement, mais l'état actuel des connaissances quant à la sexualité féminine. Et c'est ce qui va lui permettre de faire le pas suivant. Puisque c'est à un changement de sexe qu'aboutit le fantasme féminin, changement qui s'opposerait radicalement à la féminité que les filles sont censées faire reconnaître par le père dans l'Œdipe, la question que Freud se pose est la suivante : comment font la majorité des filles pour échapper à la masculinité qui semble les attendre à la sortie de l'Œdipe ?

La clinique de l'homosexualité féminine va lui en offrir la réponse et va lui permettre de résoudre plusieurs questions qui restaient obscures, soit, d'abord, le lien entre la position œdipienne de la fille, au départ, et l'identification dite « masculine » au père, à l'arrivée. La jeune homosexuelle va lui apprendre que cette identification se fait par régression du choix d'objet à l'identification, lorsque l'objet, parce qu'il a déçu, est abandonné comme objet d'amour⁸. Freud y voit l'un des facteurs particuliers qui pousseraient la jeune fille vers l'homosexualité. Cependant, dit-il, « Nous ne voulons pas dire que toute jeune fille chez qui l'aspiration amoureuse provenant de la position œdipienne des années de la puberté connaît une telle déception doive pour autant succomber nécessairement à l'homosexualité. D'autres sortes de réaction à ce traumatisme seront au contraire fréquentes⁹. » Comme celle de se tourner vers un homme et d'entrer ainsi dans la vie amoureuse, mais aussi, parfois, de chuter définitivement de la scène phallique du désir ou encore de camper sur une revendication d'amoureuse blessée, comme la clinique nous l'enseigne.

De plus, une autre dimension surgit à l'arrière-plan du cheminement de la jeune fille, et qui passe, pour la première fois, dans le savoir analytique. Car le cas de la jeune homosexuelle démontre aussi que sa position sexuelle, par-delà le rapport œdipien au père et la déconvenue à laquelle il l'a conduite, s'appuie fortement sur une fixation amoureuse antérieure, que Freud (re)découvre ici et dont il voit l'importance pour la première fois : une fixation primaire de la fille à la mère, qui se montre capable de prendre le relais de l'amour lorsque le lien œdipien au père fait naufrage à la suite de la déception occasionnée par la naissance de son plus jeune frère.

8. On sait que Freud, ultérieurement, y verra le principe même de toute identification.

9. S. Freud, « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *op. cit.*, p. 266-267.

Le dévoilement du complexe d'Œdipe féminin

La révélation de ce savoir va ultérieurement, de 1923 à 1932, imposer à Freud de reconsidérer l'amour œdipien de la fille pour le père, en tant qu'il ne fait que recouvrir, avec plus ou moins de succès, un amour bien plus ancien et bien plus violent qui lie indéfectiblement la fille à la mère.

Dans les deux grands textes de 1931 et 1932, sur la sexualité féminine, Freud se met au travail de percer à jour l'opacité qui recouvre ce lien premier de la fille à la mère, parce que l'on ne comprendra rien aux femme, dit-il, si l'on ne reconsidère pas tout ce qui précède leur entrée dans l'Œdipe et risque de l'empêcher ou de le perturber. Il faut donc en savoir plus sur la qualité, l'intensité, et la durée insoupçonnée de cet amour pour lequel Freud va inventer un terme, celui de *Mutterbindung*¹⁰, montrant par là que la « liaison » dont il s'agit est, certes, amoureuse, mais pas seulement. En effet, le terme de *Bindung* (liaison), s'il traverse toute l'œuvre de Freud, définit d'abord la liaison pulsionnelle : c'est ce qui fixe et canalise l'énergie pulsionnelle entre *Eros* et *Thanatos*. Le terme de *Mutterbindung* forgé par Freud rend compte de ce que le rapport originaire à la mère est tout entier sous le primat de la demande de l'Autre dont répond la pulsion. C'est pourquoi s'y produisent des fixations de jouissance, autrement dit des modes de jouir que le sujet subit bien plus qu'il ne les choisit, mais qui déterminent durablement sa sexualité. Ainsi, avec ce terme, Freud nous indique que, dans ce lien originaire du sujet à l'Autre, il ne s'agit pas seulement d'amour mais aussi et d'abord de jouissance.

Mais, il y a plus, car avec ces deux termes forgés spécialement pour la sexualité féminine, Freud rend compte d'une qualité particulière de la relation que la fille entretient avec ce qui lui sert de Grand Autre : exclusivité et passion. On peut dire qu'elle entretient une « liaison » passionnelle avec la non-castration de l'Autre, qu'elle se voue passionnément à maintenir dans ce statut idéal. S'il y a cet attachement inoubliable et quasi indéfectible de la fille pour cette mère comme premier Autre de la demande, cela ne tient donc pas à une reconnaissance – justement impossible – du corps féminin, mais, au contraire, au fait que,

10. S. Freud, « Sur la sexualité féminine » (1931), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 139. Dès le deuxième paragraphe du texte, Freud invente ce terme qu'il met en série avec celui de *Vaterbindung* pour rendre compte de l'intensité de la relation de la fille avec la mère, puis avec le père, dans l'Œdipe. « L'analyse témoigne, dit-il, que là où on trouve la "*Vaterbindung*", il y avait auparavant une "*Mutterbindung*" aussi intense et passionnée. »

la mère étant constituée phalliquement par cet amour, le narcissisme y trouve sa première assise dans le même temps où la castration féminine est déniée.

Peut-être Freud, en 1931, au moment de forger ces deux termes, pensait-il, entre autres, à sa jeune patiente de 1919. Car ce cas, dans sa particularité, ne témoigne-t-il pas, exemplairement, d'une *Mutterbindung* impossible suivie d'une *Vaterbindung* tout aussi foudroyante ?

En tout cas, grâce à elle, Freud dégageait pour la première fois et dès 1919 – donc bien avant d'examiner les particularités du complexe d'Œdipe féminin – le double enracinement de la sexualité féminine, d'une part, dans ce qui subsiste du lien originaire à la mère au travers de l'Œdipe, produisant des fixations de jouissance le plus souvent ravageantes pour la fille, et, d'autre part, dans le rapport œdipien au père dont le ratage plonge la fille dans une forme de déception amoureuse où persiste la demande d'amour.

On notera donc que, lorsqu'il s'est agi de celle des femmes, l'homosexualité est apparue d'emblée comme un questionnement exemplaire de l'amour et de la féminité.

Si deux des principaux mécanismes que Freud découvre ici à l'œuvre et dont il pense qu'ils sont à l'origine de l'homosexualité féminine – le lien originaire de la fille à la mère et l'identification au père comme solution à la déception inhérente à l'Œdipe féminin – sont de ceux qu'il reconnaîtra ultérieurement comme jalonnant le parcours de la fille vers la féminité, sans pour autant augurer d'un choix d'objet homosexuel, on peut dire que la présentation de ce cas et l'élaboration théorique qui s'ensuit représentent, de fait, le premier grand texte de Freud sur la sexualité féminine. Ainsi, est-il tout à fait remarquable que l'analyse de ce cas d'homosexualité féminine aura, la première, mis Freud sur la voie des mécanismes complexes de la sexualité féminine.

La logique du cas

Freud, dans son texte, donne encore une série d'éléments biographiques nécessaires à la compréhension du cas :

1. L'intérêt de la jeune-fille pour des femmes « mûres mais encore dans la jeunesse », « des mères », s'était clairement manifesté à la suite d'un événement familial « d'une très grande importance pour la compréhension du cas¹¹ » : une

11. *Ibid.*, p. 254.

nouvelle grossesse de la mère et la naissance d'un troisième frère alors qu'elle avait environ seize ans. Cet intérêt, au caractère sexuel indéniable, lui avait valu alors les foudres de son père et des réprimandes « vivement ressenties¹² » par la jeune fille. À ces occasions, elle avait donc appris comment contrarier à coup sûr son père.

2. Le père nous est présenté comme un bon père de famille, à la fois exigeant et aimant envers ses enfants. Cependant, sa conduite envers sa fille est déterminée, trop souvent, par le caprice de sa femme dont il est encore très amoureux et qu'il tient à ménager car elle « avait été névrosée pendant plusieurs années¹³ ». Il ne s'agit donc pas de la contrarier, elle ! Mais c'est un homme qui ne néglige pas les membres de sa famille, et pas plus sa fille comme va le démontrer la façon soutenue dont il s'occupera d'elle lorsque qu'elle le défie.

3. Quant à la mère, Freud nous la présente avant tout comme une femme séductrice et veillant jalousement sur ses hommes : « C'est une femme encore dans la jeunesse » et qui n'a pas « renoncé à la prétention de plaire. » Et Freud va même jusqu'à dire que pour « cette femme encore dans la jeunesse, sa fille soudainement épanouie était une concurrence gênante » si bien qu'elle « veillait jalousement à ce qu'elle restât éloignée du père¹⁴. » C'est pourquoi, elle n'avait pas vu, au départ, d'un aussi mauvais oeil que le père l'orientation homosexuelle de sa fille. Elle s'en était même fait, au début, la confidente bienveillante. Ce n'est que par peur du scandale qu'elle s'était ralliée à la position de son mari.

Freud souligne également que cette femme « névrosée » « traitait ses enfants d'une manière fort inégale, était particulièrement dure avec sa fille et d'une tendresse outrée avec ses trois garçons, dont le plus jeune, né sur le tard, n'avait pas encore 3 ans¹⁵. » Et il ajoute que, contre toute attente, non seulement la jeune fille ne semblait pas en vouloir à cette mère, mais semblait, elle aussi tout comme le père, la protéger de tout reproche en se tenant « dans une réserve dont il n'était pas question dans le cas du père¹⁶ ».

Freud va articuler la présentation du cas autour de deux questions principales :
 – Comment comprendre le renversement complet de la position de la jeune fille après qu'elle soit tombée de haut dans sa croyance au père, à la naissance de son

12. *Ibid.*, p. 254.

13. *Ibid.*, p. 254.

14. *Ibid.*, p. 256.

15. *Ibid.*, p. 248.

16. *Ibid.*

plus jeune frère ? Elle était, juste avant cet évènement, dans une position normalement œdipienne si l'on ose dire où, identifiée à la mère, elle avait pris son père comme objet d'amour. Rappelons qu'à cette date Freud n'a pas encore remis sur le chantier sa théorie de l'Œdipe et qu'il pense l'Œdipe de la fille dans une symétrie parfaite avec celui du garçon. Cela donnait le père pris comme objet d'amour et la mère, comme pôle de l'identification idéale. Comment comprendre que cette position ait pu déboucher sur une identification dite par Freud « masculine » qu'elle soutient en aimant une femme comme un homme pourrait l'aimer, inversant aussi bien l'identification que le choix d'objet ? C'est la question théorique qu'il faut résoudre.

– Qu'est-ce qu'elle réalise avec le passage à l'acte suicidaire ?

De la « normalité œdipienne » de la jeune fille

La biographie de la prime enfance de la jeune fille présente une normalité œdipienne sans faille, selon Freud, et il n'en ressort qu'un seul élément important : « la comparaison des organes génitaux de son frère [le grand] avec les siens propres » lui aurait fait beaucoup d'effet, note-t-il, au point de lui faire préférer ce frère à son père, comme objet d'amour. Est-ce Freud qui lui arrache l'aveu de cette scène on ne peut plus « freudienne » ou bien est-ce la jeune fille qui l'exprime à Freud sur le même mode où elle lui laissera espérer un mariage avec un jeune homme qui la courtise ? Pour lui faire plaisir et avoir la paix.

En tout cas, Freud rapporte la scène cruciale où la jeune fille est confrontée pour la première fois à la différence des sexes, et où la comparaison avec l'organe du frère fait d'elle un être « manquant », cet être qui n'a pas l'objet essentiellement désirable, l'objet voulu par le désir maternel. Cependant, il semble que plutôt que de seulement s'en désoler, elle fait du frère, porteur du phallus, l'homme désirable qui va même se substituer au père sur le chemin qui mène à la féminité¹⁷. Voilà donc l'exemple d'un complexe de castration, en apparence, rondement mené et plutôt bien négocié, sous le primat du phallus, conformé-

17. Dans un texte de 1917, « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » (in *La vie sexuelle*, op. cit., p.108), Freud rappelle que l'envie du pénis caractéristique du complexe de castration de la fille est porteur de symptômes sauf lorsqu'il réussit « à se changer en désir de l'homme, autrement dit qu'il agrée l'homme en tant qu'appendice du pénis ». C'est d'ailleurs, dès cette date, ce qui lui permet d'affirmer que le *Penisneid* est structurant de la féminité.

ment à ce que Freud posera ultérieurement, en 1923, comme principe organisationnel de la sexualité infantile des deux sexes.

Et Freud de considérer que « la jeune fille n'avait jamais été névrosée », contrairement à sa mère, voire même qu'elle n'apporta pas dans l'analyse le moindre symptôme hystérique¹⁸.

Jusqu'à 13 ou 14 ans, la jeune fille avait eu un développement non seulement normal, selon Freud, mais dont tout faisait penser qu'il s'orientait très bien, c'est-à-dire vers... la maternité, mais une maternité qui se passerait fort bien de l'homme.

La mère-version de la jeune homosexuelle

Ainsi, elle pouponnait avec beaucoup de tendresse un petit garçon de trois ans rencontré dans un square, ce qui fait dire à Freud : « On peut conclure de cet incident qu'elle était alors dominée par un puissant désir d'être mère elle-même et d'avoir un enfant¹⁹. » Pour Freud, il ne fait pas de doute que cela signe son orientation œdipienne et qu'il s'agit donc d'un enfant du père, conformément à la structure du désir féminin.

Cependant, posons-nous une question – que Freud ne se pose pas, car, à cette date, son élaboration théorique ne le lui permet pas –, celle de ce qui se satisfait chez la jeune fille, dans ce pouponnage ostentatoire qui semble, lui, avoir reçu l'approbation des deux familles, aussi bien des parents de l'enfant que de ceux de la jeune-fille.

« Le désir d'avoir un enfant, un enfant de sexe masculin, souligne Freud, devint pour elle clairement conscient ; qu'il devait être un enfant de son père et fait à son image, son conscient ne devait pas le savoir²⁰. »

Il distingue ainsi le désir conscient d'avoir un enfant qui se réalise dans le pouponnage et le désir oedipien qui, lui, ne concerne pas un objet réel – la fille sait bien que le père ne lui donnera pas un enfant réel –, mais est plutôt attendu symboliquement comme signe de l'amour du père. Il doit, comme désir incestueux, rester inconscient. Elle est donc à ce moment-là très fortement fixée à l'amour du père duquel elle attend le soutien pour sa féminité, qu'elle

18. S. Freud, « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », *op. cit.*, p. 254.

19. *Ibid.*, p. 254.

20. *Ibid.*, p. 256.

ne trouve pas du côté de sa mère, bien plus qu'un dédommagement pour le phallus qu'elle n'a pas. Sur ce versant-là, il s'agit bien plus d'une demande d'être que celle d'avoir.

Quant au désir conscient d'avoir un enfant, on peut dire qu'à ce moment conjoncturel, la jeune fille le satisfait sur deux plans à la fois en pouponnant le petit garçon rencontré : d'une part, en jouant à la mère, elle se trouve idéalement mais imaginativement identifiée au sexe féminin par l'emblème de la maternité et c'est dans cette position imaginaire qu'elle est soutenue, approuvée et encouragée par son entourage. D'autre part, avec ce fils qui lui est donné au travers du petit garçon, s'accomplit réellement la promesse de don du père de l'Œdipe : « Je te donnerai un fils à la place du phallus qui te manque », qui lui permet de se soutenir comme sujet désirant. Elle satisfait ainsi aussi bien le plan de l'être que celui de l'avoir. Ce faisant, elle détient réellement l'objet qui peut combler son manque et elle jouit tranquillement du phallus dérobé, sous le regard bienveillant des familles réunies.

Ainsi, la satisfaction réelle qu'elle obtient dans le maternage de l'enfant, à partir d'un montage fantasmatique, témoigne d'un premier « acting out » qui n'est pas perçu comme tel, ni par la famille, ni par Freud, tout empêtré qu'il est, à cette époque de sa compréhension, dans la symétrie de l'Œdipe des filles avec celui des garçons.

Pourtant, 14 ans, c'est l'âge où les adolescentes, généralement, s'intéressent aux garçons plutôt qu'aux bébés ! Pas notre jeune fille qui, Freud le remarque bien, ne peut se soutenir narcissiquement que dans une identification imaginaire à la mère idéale. C'est ainsi, par la maternité – et non dans la rencontre avec l'autre sexe qui, rappelons-le, lui est interdite par le désir maternel – qu'elle peut s'identifier à son sexe, d'autant plus qu'elle y est confortée par le regard satisfait de ses parents. C'est le regard des parents ici, et notamment celui du père, qui, en autorisant la scène qui se joue sous leurs yeux « grand fermés », la rend imaginativement réelle : elle devient, dans le regard de l'Autre, un modèle de mère, prémisses à sa condition future de femme.

On pourrait dire qu'à défaut de pouvoir approcher l'homme-père que la mère tient à se garder, elle se sert du regard bienveillant du père, lorsqu'elle pouponne, pour se soutenir dans le rapport entre femmes. Mais c'est une solution qui ne lui laisse comme unique horizon que celui de jouer à la poupée avec un enfant réel, celui de rester fille éternellement. Tourner en femme lui reste interdit. Car cela supposerait qu'elle ait pu faire choir sa mère de sa position

idéale, pour se confronter, à partir de son manque, au désir du père. Cela supposerait qu'elle ait pu reconnaître que l'Autre n'est pas tout. Or, la castration de l'Autre, c'est ce dont elle ne veut pas, elle ne peut pas entrer dans cette dimension où l'Autre manque à être garant de l'ordre établi.

C'est pourquoi, aussi bien, elle ne peut pas s'autoriser à détester sa mère, même partiellement. Sur le versant de l'amour maternel, elle est, inconsciemment, en délicatesse, coupable de ne pas l'aimer autant que le père sait l'aimer et coupable de ne pas avoir ce qu'il faut pour se faire aimer de la mère – comme elle aime ses fils – au point de s'être « désistée » des hommes en sa faveur, comme nous le verrons plus loin.

Ainsi, en pouponnant l'enfant du parc, elle joue la scène où se dit ce que c'est qu'être femme pour elle, et cela tout en restant une « bonne fille » qui ne contrarie pas encore son père, ni surtout cette mère fragile autant qu'exigeante qui ne désire pas qu'elle tourne en femme. Elle trouve, de cette façon, un équilibre narcissique, certes précaire, mais grâce auquel elle ne court pas le risque de venir occuper la place « fort peu naturelle²¹ » d'objet cause du désir d'un homme.

C'est aussi bien la scène qu'elle rejouera à Freud dans ces rêves qu'il ne rapporte qu'indirectement pour dire qu'ils lui mentaient autant que la jeune fille. Nous touchons là la limite de ce que Freud était capable d'entendre dans cette cure. Car la vérité qui se livre dans ces rêves, à l'insu de la jeune fille et de l'analyste, n'est-elle pas de l'ordre d'un immense appel au père pour qu'il voie enfin ce qui se trame sous ses yeux : le ravage de la féminité de sa fille empêtrée dans son rapport à une mère qui ne veut pas qu'elle devienne femme ? À la différence de la scène du pouponnage qui montre le rabattement obligé de la féminité sur la maternité du fait du consentement de la jeune fille au désir de la mère de rester l'unique femme, les rêves les distinguent l'une de l'autre et témoignent d'un désir d'être femme d'un homme avant que d'être mère.

Ainsi, avec ces rêves en tant qu'ils sont des rêves de transfert, en appelait-elle à Freud, l'analyste, pour qu'il la délivre de la loi maternelle, là où son père avait échoué à le faire et, de plus, l'avait trahie dans son attente œdipienne. Mais Freud ne l'entend pas, cette vérité, car son écoute s'est prise aux provocations que la jeune fille ne manque pas de lui adresser, comme elle le faisait avec son

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, (1956-1957), Paris, Le Seuil, 1994, p. 95.

père, et il n'entend pas l'appel que son comportement dissimule autant qu'il met Freud au défi d'y répondre. Il ne la supporte plus « lorsqu'elle transféra sur moi, dit-il, le radical refus de l'homme par lequel elle était dominée depuis que son père l'avait déçue²² ». Ce comportement lui est si insupportable qu'il hésite un instant à le qualifier de transfert avant de déclarer qu'il ne pouvait que mettre la cure en impasse, ce qui justifie pour lui d'y mettre immédiatement un terme avec la consigne de la reprendre avec une femme. Il reste donc définitivement sourd et aveugle à l'appel de la jeune fille au point de penser qu'une femme ferait mieux l'affaire que lui et il la laisse tomber à son tour, répétant aveuglément le traumatisme du « *niederkommen* » qu'elle a déjà acté dans le passage à l'acte suicidaire.

La « crise » œdipienne et le passage à l'homosexualité

C'est la position de repli narcissique trouvée dans le pouponnage qui vole en éclat lorsque la brutale réalité déloge la jeune fille de son identification imaginaire à la mère idéale : avec la naissance du petit frère, c'est sa propre mère qui est consacrée à nouveau dans cette position, elle qui reçoit du père l'enfant de son désir.

Tombant de cette identification et sous l'effet de la trahison du père, cette naissance la fait tomber de haut, dans une sorte de catastrophe psychique avant que cela ne la jette dans les bras... d'une mère. C'est ainsi qu'elle se récupère comme sujet dans cette chute abyssale ; à ce moment-là, son amour pour le phallus l'a sauvée de la mélancolisation, il a été plus fort que la jouissance de la perte, en quelque sorte.

Freud note dans un raccourci saisissant ce qui en découle : « La jeune fille se change en homme et prend la mère à la place du père comme objet d'amour. » La position de départ est donc totalement inversée. Le petit garçon lui devient immédiatement indifférent et elle commence alors à s'énamourer de « femmes mûres mais encore dans la jeunesse », série de femmes qui culmine avec son amour pour la « Dame », et qui sont toutes des « substituts de la mère », ainsi que le matériel provenant des rêves put le montrer, nous dit Freud.

22. S. Freud, « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », *op. cit.*, p. 263.

Qu'il faut distinguer l'identification sexuée du choix d'objet

Freud va démontrer point par point le paradoxe qui aboutit à une inversion complète des pôles d'identification et de choix d'objet de la jeune fille, l'objet aimé devenant objet d'identification (le père) et l'objet d'identification devenant l'objet aimé (la mère). Ceci va le conduire à analyser séparément et indépendamment l'un de l'autre ce qui détermine l'identité sexuelle d'un sujet et ce qui détermine son choix d'objet.

Il produit ainsi une avancée théorique, encore souvent méconnue aujourd'hui, qui a de grandes incidences cliniques dans la pratique analytique.

Il établit, dans le texte, un clivage entre la question du choix d'objet et celle de la position sexuelle « que la littérature de l'homosexualité a coutume de ne pas séparer assez nettement, comme si la décision sur l'un des points était liée de manière nécessaire à l'autre. L'expérience montre pourtant le contraire, dit-il : un homme présentant d'une manière prépondérante des caractères masculins, et qui montre aussi le type masculin de la vie amoureuse, peut cependant être un inverti du point de vue de l'objet, et n'aimer que des hommes au lieu de femmes. Un homme dans le caractère duquel les traits féminins l'emportent d'une manière aveuglante, qui va jusqu'à se comporter comme une femme dans l'amour, devrait être aiguillé par cette position féminine vers l'objet d'amour masculin ; or, le plus souvent, il ne présente pas d'inversion du point de vue de l'objet, aimant hétérosexuellement.

La même chose vaut pour les femmes : chez elles non plus caractère sexuel psychique et choix d'objet ne sont pas unis par une relation fixe de coïncidence... On a affaire à trois séries de caractères :

Caractères sexuels somatiques	Caractères sexuels psychiques
(hermaphrodisme physique)	(position masculin/féminin)
Mode du choix d'objet	

qui, jusqu'à un certain point, varient indépendamment les uns des autres et sont susceptibles, chez les différents individus, de permutations diverses²³ ».

Autrement dit, quand on a considéré l'identité sexuelle d'un sujet, on n'a encore rien dit concernant son choix d'objet sexuel. Ce sont deux facteurs différents qu'il faut d'abord prendre en compte séparément avant de les articuler l'un à l'autre.

23. *Ibid.*, p. 268-269.

Par exemple, on peut très bien remarquer qu'un homme s'est identifié au père d'exception – et on peut ainsi dire à coup sûr qu'il est du côté masculin quant à son identification sexuelle –, mais ça n'empêche pas qu'on ne puisse rien en déduire concernant son choix d'objet. À partir de cette identification au père d'exception, il peut tout aussi bien aimer les femmes comme ce père les a aimées (pour autant qu'elles détiennent un trait qui lui permette d'évoquer ce père-là) qu'aimer les hommes comme ce père l'a aimé lui-même.

Ainsi, la clinique de l'homosexualité, au-delà des préjugés, continue-t-elle à nous démontrer combien, dans une cure, il est important de considérer séparément ce qui concerne l'identité sexuelle d'un sujet et ce qui concerne son choix d'objet, soit-il hétérosexuel ou homosexuel.

La reprise de l'amour et l'identification au père de la jeune homosexuelle

La naissance de son plus jeune frère a cette valeur traumatique pour la jeune fille parce qu'elle-même se soutenait comme sujet désirant par son identification imaginaire à celle qui aurait un enfant du père. C'est pourquoi la grossesse de la mère représente une trahison du père.

Elle est trahie par ce père qui non seulement donne à une autre l'enfant de ses vœux, mais ignore, de la sorte, ce qu'aimer veut dire. Et, sous l'effet de la déception, elle s'identifie au père... pour aimer comme un père doit aimer. Elle s'identifie au père et reprend sa fonction là où il n'a pas été à la hauteur de son attente. Elle s'identifie à un père qui aime comme relève de l'amour, pour soutenir sa fonction, celle où un père digne de ce nom sait aimer une fille comme elle mérite de l'être, c'est-à-dire pour ce qui lui manque, le phallus.

Freud remarque qu'elle s'identifie au père selon un mécanisme qu'il met au jour pour la première fois, dans lequel le choix de l'objet, lorsqu'il doit être abandonné, régresse jusqu'à l'identification. Mais ce qui est là tout à fait remarquable, c'est qu'avec ce cas, Freud montre que sous l'effet de la déception – et la déception est toujours au rendez-vous dans l'Œdipe féminin ainsi qu'il finira par le découvrir en 1925, laissant entière la question de son issue –, la fille laisse tomber ses objets plutôt qu'elle y renonce.

Cependant, si elle laisse tomber son père comme objet d'amour, c'est parce qu'elle a le sentiment que c'est lui qui l'a laissée tomber. Et cette perte d'amour a pour elle une valeur castratrice qu'il s'agit de masquer au plus vite, car cela la

renvoie à une valeur négative de son être-femme : celle de n'être rien pour le désir de l'Autre, ce dont elle a déjà eu le « vécu », à défaut de l'expérience, dans le rapport à la mère.

L'identification au père est alors une conséquence de l'amour œdipien bafoué, dans une sorte de sauvegarde de l'être féminin qu'elle remet précieusement à l'autre femme. Il ne s'agit donc ni de s'identifier idéalement au père pour sortir de l'Œdipe, comme le fait le garçon, ni d'une identification prise au titre d'une position masculine correspondant au phallicisme originaire de la fille, ni d'une identification « au type masculin de l'amour²⁴ », comme le pense Freud alors, embarrassé par l'idée que l'homosexualité féminine s'élève nécessairement sur un fort « complexe de masculinité » chez une fille. Il s'agit d'une identification au père devenue nécessaire pour soutenir et préserver les conditions mêmes de l'amour. Elle s'identifie au père pour aimer comme un père doit aimer, pour relever l'amour du père là où cet amour s'est révélé n'être pas à la hauteur et trompeur. D'où la sorte de défi envers le père que comporte son amour exalté pour une femme connue pour sa mauvaise réputation, et qu'elle traite sur le mode de l'amour courtois, faisant comme le chevalier à l'endroit de sa « Dame », lorsqu'il renonce à en jouir pour mieux la chanter et l'élever à la dignité de la merveille intouchable.

Ce que la fille démontre ici à son père, c'est la façon dont on peut aimer quelqu'un, non pas seulement pour ce qu'il a, mais justement pour ce qu'il n'a pas, le phallus, qu'elle attendait symboliquement de son père, comme objet de don, et qu'elle sait bien ne pas trouver réellement chez la Dame puisqu'elle sait où il se trouve, chez ce père qui vient d'en faire la démonstration en donnant à la mère l'enfant de son désir.

Le but inconscient poursuivi par la jeune fille est donc une sorte de démonstration à l'égard de son père. Elle lui montre quel genre d'amour il aurait dû lui témoigner et elle le met au défi d'être à sa hauteur, de l'aimer aussi parfaitement qu'elle-même aime sa « Dame », cette femme déçue, mais dont la déchéance vaut noblesse à ses yeux, et qui mérite d'être aimée non pas pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle n'est pas.

Ainsi, dans ce moment de désastre venant du dédit de l'Autre, ce moment particulier où « tout ce qui était condition devient perte²⁵ », selon la belle

24. *Ibid.*, p. 259.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert* (1960-1961), Paris, Le Seuil, 1991, p. 353.

formule lacanienne, l'acte de la jeune fille consiste dans une « reprise » de l'amour, des conditions de possibilité de l'amour. Elle prend ainsi sur elle tout le poids du souhait féminin, qu'il y en ait au-moins-Un... à savoir et à donner les signes de l'amour. Elle le reprend sur le mode de l'au-moins-Une qu'elle incarnera en aimant, sur le mode courtois, c'est-à-dire sans rien exiger d'elles, des, puis une seule, femmes « coquettes au sens ordinaire du mot²⁶ ». Occuper la place de l'exception en se parant des gants de l'amour galant soutient le rapport nécessaire du désir féminin au phallus tout en se passant de l'homme. Ce faisant, elle démontre au père, comme à Freud, que l'exception ne peut advenir que dans l'ordre de la contingence qui est par excellence la loi de l'amour. L'exception relève d'un dire. Et qu'il faut savoir soutenir. C'est à cela qu'elle se voue, en acte, ce qui ne manque pas de les irriter l'un et l'autre tant il s'agit bien ici de faire, d'une théorie de l'amour, une pratique.

Et Freud remarque bien la façon figée qu'elle a de camper sur cette position où elle se sait invincible et qui fait que tout autre savoir ne l'intéresse pas le moins du monde, qu'il vienne du maître ou d'ailleurs. « L'analysée était très coopérante du point de vue intellectuel, écrit Freud, mais sans se départir de sa tranquillité d'âme. Un jour que je lui expliquais un point de théorie particulièrement important et qui la concernait de près, elle me fit cette répartie sur un ton inimitable : "Ah ! Mais c'est très intéressant !" – telle une dame du monde que l'on promène dans un musée et qui considère avec son face-à-main des objets qui lui sont parfaitement indifférents²⁷. »

Au-delà du défi au savoir du maître, tellement insipide pour elle puisqu'il ne saura jamais ce que veut la femme, il semble bien que la jeune homosexuelle se soit définitivement figée dans cette position où elle a promené toute sa vie, derrière un face-à-main démodé, son regard vide sur les choses, indifférente aux événements du XX^e siècle qu'elle a pourtant vécu de bout en bout. Comme si, après l'instant du défi, le temps de la couardise s'était définitivement installé remettant à jamais celui de comprendre et empêchant ainsi toute possibilité de coupure dans la fixité de sa névrose²⁸.

26. S. Freud, « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », *op. cit.*, p. 259.

27. *Ibid.*, p. 262

28. C'est ce qu'il ressort essentiellement de sa biographie parue en 2003 sous le titre : *Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, écrite par Ines Rieder et Diana Voigt et qui fait que loin d'avoir été « militante » d'une cause à la pointe de la modernité, ainsi que le sont souvent les femmes homosexuelles, et comme sa

L'identification à l'objet

Cependant, son comportement vise aussi quelque chose du côté de la mère, ce que démontre le passage à l'acte suicidaire.

« C'est dans de tout autres régions de l'explication que conduit l'analyse de la tentative de suicide, que je dois considérer comme une tentative sérieuse... Un jour, elle alla se promener avec elle (la dame) dans un quartier et à une heure où une rencontre avec son père sortant du bureau n'était pas invraisemblable. Effectivement le père les croisa et jeta un regard furieux à sa fille et à sa compagne qu'il connaissait déjà de vue. Quelques instants plus tard elle se précipitait sur la voie du chemin de fer urbain ²⁹. »

Deux faits précis semblent précipiter le passage à l'acte : d'abord, le regard méprisant du père qui fait chuter la jeune fille de l'identification à l'au-moins-Une qu'elle soutenait autant qu'elle s'y soutenait. Ce regard lui montre son imposture et la fait tomber de la scène fantasmatique qu'elle s'était construite pour lui faire rencontrer le rien qu'elle est pour le désir de l'Autre.

Ensuite, la courtisane, par ses reproches, vire du côté paternel. Elle, qui occupait jusque là la place d'objet d'amour, comme substitut de la mère, prend tout à coup le rôle paternel au moment même où la jeune fille, confrontée au regard de mépris de son père, ne peut plus soutenir son identification. Elle ne trouve, dès lors, pas d'autre issue que de réaliser en acte l'éjection où elle est acculée sur le plan symbolique. Ce qu'elle fait.

Ce faisant, elle réussit, remarque Freud, à récupérer quelque chose de son désir : son acte est à la fois « un accomplissement de punition (autopunition) et un accomplissement de désir ³⁰ ».

disposition de l'époque pouvait le laisser espérer, elle fut, au contraire, toute sa vie uniquement préoccupée de sa petite personne – qui, hélas, n'avait rien de très intéressant –, ne sortant jamais de son monde bourgeois et privilégié, choisissant d'ignorer complaisamment l'Histoire qui se déroulait à sa porte jusqu'à ce que celle-ci l'oblige à émigrer, mais ne se lassant jamais de répéter, de plus en plus petitement, son même scénario névrotique. Elle trouvait grotesque que sa célébrité lui vienne de Freud, mais d'où, sinon, lui serait-t-elle venue ? On mesure combien sa rencontre avec Freud, qu'elle traitait, selon les auteurs de cette biographie, de « crétin » et de « dégoûtant », ne lui a, en effet, servi à rien.

29. S. Freud, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *op. cit.*, p. 260.

30. *Ibid.*, p. 260.

Le désir qu'elle accomplit est le désir le plus profond, celui dont la déception avait marqué son changement de position, à savoir le désir d'avoir un enfant de son père, car elle « tombait » maintenant par la faute du père (tomber aussi bien au niveau de la faute que de la chute réelle). Ce faisant, elle « accouchait » de lui tout aussi bien puisque le verbe allemand « *niederkommen* » par lequel elle nomme son acte signifie aussi bien « tomber » qu'« accoucher ». C'est donc dans l'équivoque signifiante que gît la clé de l'acte auquel elle s'est trouvée acculée.

La réalisation de punition s'appuie, elle, sur l'identification avec celle qui accouche, c'est-à-dire avec la mère. Freud fait une remarque lourde de conséquences sur le plan clinique et qui mériterait d'être méditée : « Peut-être personne ne trouve l'énergie psychique pour se tuer si premièrement il ne tue pas du même coup un objet avec lequel il s'est identifié, et deuxièmement ne retourne par là contre lui-même un désir de mort qui était dirigé contre une autre personne ³¹. »

Ainsi, en se suicidant, la jeune fille punit aussi la mère à qui elle se retrouve momentanément identifiée, cette mère qui aurait dû mourir en accouchant de cet enfant dont elle (la fille) avait été privée. C'est en quoi « cet accomplissement de punition lui-même devient à son tour un accomplissement de désir ».

Il ne faut pas confondre l'amour précœdipien de la fille pour la mère et le mécanisme de désistement propre à l'homosexualité

Reste néanmoins à comprendre pourquoi c'est la mère qui vient en tant qu'objet d'amour à la place du père au moment même où, logiquement, la jeune fille devrait la haïr comme une rivale qui a triomphé. Qu'est-ce qui fait qu'elle devient homosexuelle, plutôt, par exemple, que de prendre un amant ? C'est une question que Lacan se pose ³².

Freud va mettre en évidence deux facteurs différents, qu'il s'agit de bien distinguer l'un de l'autre :

Il va d'abord découvrir que derrière la position œdipienne de la jeune fille, se cache une fixation infantile à la mère de la prime enfance, présente dans un

31. *Ibid.*, p. 261.

32. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Le Seuil, 1973, p. 187.

certain nombre de traits de la jeune fille : un amour excessif pour une institutrice particulièrement sévère, « substitut maternel évident », et un « complexe de masculinité » fortement accentué.

Freud fait également de ces traits des prémices à son homosexualité ultérieure, en insistant sur le fait que ces souvenirs étaient parfaitement conscients pour la jeune fille, alors que l'ensemble de la position œdipienne envers le père était toujours resté inconscient.

Il en déduit alors que cette fixation infantile à la mère est la cause la plus fondamentale de son homosexualité.

Mais cette fixation infantile de la fille pour la mère, que Freud découvre ici pour la première fois, est ce qu'il va ensuite, à partir des années 1925, généraliser comme « relation préœdipienne » de la fille à la mère, premier amour qui concerne tous les êtres humains et donc toutes les femmes. Or, toutes les femmes, malgré cet amour originaire pour la mère, ne deviennent pas homosexuelles.

Quel est donc le mécanisme particulier qui a conduit la jeune fille à l'homosexualité à partir de cette relation primordiale ? Qu'est-ce qui fait que le premier amour a été, de nouveau, réveillé, au point de faire se tourner sa libido vers la mère plutôt que vers un homme ?

Freud avance que le choix d'objet de la jeune fille est réglé par un mécanisme très particulier qu'il désigne du terme de « désistement ».

« La mère appréciait elle-même encore d'être fêtée et courtisée par les hommes. En devenant homosexuelle, en cédant les hommes à sa mère, pour ainsi dire en se "désistant", la jeune fille enlevait de son chemin un obstacle porteur de faute / dette (*Schuld*) et qui lui avait valu jusque là la malveillance de sa mère³³. »

À ma connaissance, il ne reviendra jamais sur ce mécanisme qu'il dévoile ici comme condition de l'homosexualité. Mais, Hélène Deutsch, dans le texte sur l'homosexualité féminine qu'elle publie en 1932, y insiste également parce qu'elle l'a rencontré dans sa clinique. L'un comme l'autre montrent que le ressort de ce désistement est la culpabilité et la dette qui lie la fille à la mère, la contraignant ainsi à l'homosexualité.

33. S. Freud, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *op. cit.*, p. 257 (traduction mot à mot de Bernard Toboul).

Cependant, le terme utilisé par Freud, et traduit en français par « désistement » par D. Guérineau, n'est pas *Verzichtleistung*, qui signifie bien « désistement » en allemand. C'est d'ailleurs le terme employé par Hélène Deutsch dans son texte de 1932.

Freud, lui, utilise un autre terme qui nous permet d'aller bien plus loin, le terme *Auswich*, du verbe *Ausweichen* : quitter sa place en se mettant hors de, en se « virant de là » ; dans le dictionnaire : esquiver, éviter.

Freud ajoute alors une longue note incluant la présentation de cas cliniques car, dit-il, jusqu'à présent, ce mécanisme n'avait pas été trouvé « parmi les causes de l'homosexualité comme dans le mécanisme de la fixation de la libido³⁴ ». À la fin de cette note, il distingue de *Ausweichen*, le mécanisme psychique qui conduit à « admettre la concurrence » (*Aufnahme*)³⁵. La version psychologisante du traducteur rate la distinction conceptuelle que Freud opère en distinguant *Ausweichen* de *Aufnahme*. Car « *Aufnahme* », c'est justement le terme qu'il utilisera en 1923 pour désigner le mécanisme propre à l'identification : prendre dans le moi un trait de l'objet renoncé. Il ne s'agit pas tant alors « d'admettre la concurrence » que de prendre dans le moi un trait, celui qui permettrait d'entrer en rivalité avec la mère. Or, prendre un trait de l'objet (ici, maternel), qui placerait la fille en position d'objet pour le désir du père et donc en concurrence avec la mère, supposerait qu'elle ait renoncé à aimer et à jouir de cet objet. Cela produit ce que Lacan appelle un « virement³⁶ » de la jouissance. C'est justement ce qui est impossible à la jeune homosexuelle, faute de s'autoriser à destituer la mère de sa position d'idéal. Remarquons que, ce faisant, la jeune fille se range, du coup, sous la bannière du père qui se montrait faible avec sa femme, lui passant ses caprices pour ne pas la contrarier, notamment lorsqu'elle l'empêchait d'approcher sa fille.

En distinguant les deux termes, Freud montre explicitement l'esquive subjective dont il est question dans le désistement : le sujet se vire de là où le virement de la jouissance aurait pu l'installer comme sujet. Dès lors, le sujet – qui doit néanmoins jouer sa partie – est un sujet *out*, « hors jeu ». C'est dans le « *Aus* » que s'indique la place du sujet. Elle s'est, comme sujet, éjectée de la scène où une femme séduit un homme et est séduite par lui.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. J. Lacan, « Radiophonie », in *Scilicet*, 2-3, 1970, p. 71-72.

Renonçant, en faveur de la mère, à se faire la cause du désir d'un homme, la jeune homosexuelle se retrouve, comme femme, identifiée à l'objet laissé tombé. C'est aussi ce qui sera ultérieurement mis en scène dans le passage à l'acte suicidaire. Au moment où le regard du père l'annule dans son défi comme sujet du désir et la renvoie à la misère de sa condition dans le rapport à la mère, elle se réalise comme objet laissé-tombé dans une véritable sortie de la scène, dans une privation définitive où elle se fait aussi bien objet de la perte.

Quand la relation au père s'effondre, la livrant sans recours à la jouissance de l'Autre, faire de la mère un choix d'objet, outre qu'elle va pouvoir ainsi indéfiniment payer à la mère sa dette de fille, lui permet surtout de dénier qu'il y a une perte narcissique. C'est ce qu'elle refusera jusqu'au bout, préférant se faire elle-même objet de la perte que de consentir à se laisser diviser par l'objet.

L'issue qui lui reste alors, comme le remarque Freud, est de « ranimer l'ancien amour pour la mère et d'apporter une surcompensation à l'hostilité qu'elle lui vouait à ce moment là³⁷ ». Cet ancien amour pour la mère, pour la mère phallique, ne l'oublions jamais, est alors d'autant plus solide qu'il nourrit le narcissisme de la fille, celle qui aime pouvant s'identifier à son objet, colmatant ainsi la séparation des plans entre l'identification sexuée et le choix de l'objet.

Cependant, si c'est bien l'ancien amour pour la mère qui fait retour chez la jeune fille après la déception occasionnée par le père, cet ancien amour ne revient que transformé par le passage par l'Œdipe. En cela, et contrairement à ce que dit Freud dans ce texte, il n'est pas « la continuation directe non modifiée, d'une fixation infantile à la mère³⁸ ».

C'est pourquoi, en 1932, dans son dernier grand texte sur la féminité, après avoir élaboré les particularités de l'Œdipe féminin, Freud reprendra l'exemple de la jeune homosexuelle pour corriger ce qu'il avait écrit en 1919 et qui avait donné lieu, chez ses disciples femmes notamment, à la théorisation, infondée structurellement, d'une homosexualité féminine primaire³⁹.

En 1932, dans la 33^e Conférence d'introduction à la psychanalyse, il écrit : « L'expérience analytique nous apprend certes que l'homosexualité féminine continue rarement, ou jamais, la masculinité infantile en droite ligne. Il semble

37. S. Freud, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *op. cit.*, p. 257.

38. *Ibid.*, p. 267.

39. Cl.-N. Pickmann, « Féminité et homosexualité féminine : la reprise de l'amour », in *La clinique Lacanienne*, n°4, 2000.

que dans ce cas aussi les petites filles prennent pendant un temps leur père pour objet et se mettent dans une situation œdipienne. Mais ensuite elles sont poussées, du fait des déceptions inévitables causées par leur père, à régresser vers leur masculinité d'antan ⁴⁰. »

Ainsi, l'homosexualité, quand elle est féminine, est-elle toujours secondaire et l'hypothèse d'une homosexualité primaire constitutive de la féminité se trouve structurellement invalidée par Freud lui-même.

RÉSUMÉ

Que nous enseigne le cas de Freud dit la « jeune homosexuelle » quant à la sexualité féminine et quant aux mécanismes psychiques particuliers qui conduisent une fille à faire un choix d'objet homosexuel ?

MOTS-CLÉS

Homosexualité féminine, complexe d'Œdipe féminin, identification au père, identification à l'objet, désistement.

SUMMARY

What Freud's case of "The Young Homosexual" teaches us regarding feminine sexuality and specific psychic mechanisms that drive a young woman to a homosexual object choice ?

KEY-WORDS

Feminine homosexuality, Feminine Œdipus complex, Paternal identification, Object identification, withdrawal.

40. Freud, « La Féminité », in *Nouvelle conférence d'introduction à la psychanalyse* (33^e), Paris, Gallimard, 1984, p.174.